WOODY GUTHRIE

La maison de terre

PRÉSENTÉ PAR

JOHNNY DEPP

Flammarion

Exemplaire non contractuel

WOODY GUTHRIE
La maison de terre

Dans le Texas des années 30, Tike et Ella May, jeune couple d'agriculteurs, ont bien du mal à planter de quoi vivre sur cette terre aride. Ella May est enceinte et ne veut pas continuer à habiter leur cabane en bois envahie par les insectes. Problème, ils n'ont pas le sou pour s'offrir le lopin de terre censé accueillir la maison de leurs rêves. Mais l'État et les banques ont tout prévu. Il suffit de leur faire confiance…
La Maison de terre est un portrait brûlant de la misère et de l'espoir butant contre un paysage ravagé. Combinant le sens moral de John Steinbeck avec l'érotisme cru de D. H. Lawrence, voici un puissant récit de l'Amérique de la Grande Dépression, brossé par l'un de ses plus grands artistes.

« Grâce au don de Woody Guthrie pour retranscrire les dialectes et les passions humaines, La Maison de terre *est une histoire poétique sur le combat contre l'adversité, aujourd'hui encore d'une brûlante actualité. »*

The Independent

Woody Guthrie, *né en 1912 et mort en 1967, est un auteur-compositeur américain qui avait baptisé sa guitare « machine à tuer les fascistes ». Devenu une icône de la Grande Dépression, il a écrit plus de trois mille chansons qui témoignent de son engagement auprès des plus défavorisés, migrants, ouvriers agricoles ou syndicalistes en grève. Loué par John Steinbeck pour « son combat contre toutes les formes d'oppression », blacklisté pendant la période maccarthyste, son travail a influencé des compositeurs tels que Bob Dylan, Bruce Springsteen ou encore Joe Strummer.*

Postface de JOHNNY DEPP *et* DOUGLAS BRINKLEY
Traduit de l'anglais (États-Unis) par NICOLAS RICHARD

Flammarion

14-01 Création Studio Flammarion En couverture : © Pete Ryan / National Geographic / Getty Images

Extrait de la publication

LA MAISON DE TERRE

Du même auteur

Cette machine tue les fascistes, Albin Michel, 1978.
En route pour la gloire : autobiographie, Albin Michel, 1990 ; 10-18, 1994.

WOODY GUTHRIE

LA MAISON DE TERRE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicolas Richard

Postface de Johnny Depp et de Douglas Brinkley
traduite par Samuel Sfez

Flammarion

Extrait de la publication

Le traducteur tient à remercier de tout cœur
Jim Carroll, de la librairie San Francisco Book
Company, à Paris, pour ses remarques,
conseils et commentaires éclairés.

Titre original : *House of Earth*
Éditeur original : HarperCollins Publishers
© Woody Guthrie Publications, Inc., 2013
© Douglas Brinkley et Johnny Depp, 2013, pour la postface
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2014
ISBN : 978-2-0813-3341-3

Pour
Nora Guthrie
et
Tiffany Colannino
et
Guy Logson

Extrait de la publication

I ain't seen my family in twenty years
That ain't easy to understand
They may be dead by now
I lost track of them after they lost their land[1]

Bob DYLAN, *Long and Wasted Years*

Quand Jésus vit la foule, il gravit la montagne.
Il s'assit, et ses disciples s'approchèrent.
Alors, il ouvrit la bouche, et les instruisit
en disant : Heureux les pauvres en esprit,
car le royaume des cieux est à eux.
Heureux les affligés car ils seront consolés !
Heureux les débonnaires car ils hériteront de la terre !

Évangile selon saint Matthieu

1. Ça fait vingt ans que j'ai pas revu ma famille / C'est pas facile à comprendre / Ils sont peut-être morts maintenant / Je les ai perdus de vue après qu'ils ont perdu leur terre.

Extrait de la publication

I

Poudre de résine

Extrait de la publication

Le vent des hautes plaines chantait un chant aigu et solitaire à travers les brins secs des herbes de fer. Le vent déplaçait toutes les choses légères, mais la poussière ne décollait pas beaucoup au-dessus du sol.

C'était une journée claire. Ciel bleu. Quelques nuages orageux d'aspect cotonneux et blanc traînaient leurs ombres comme autant de draps sombres à travers la contrée du Caprock. Le Caprock est cette grande et haute falaise incurvée de calcaire, de grès, de marbre et de silex, qui sépare les plaines basses du Texas, à l'ouest, des hautes plaines de la région du Panhandle, au nord. Les canyons, les rivières à sec, les ruisseaux aux fonds sablonneux, les fossés et les ravines qui convergent vers la falaise du Caprock sont le cimetière de civilisations indiennes défuntes, le terrain de jeu et de vol de maintes chauves-souris aux ailes de cuir, les terres où sèchent des os et des crocs de taille monstre, le lieu où vit, nidifie et se reproduit le grand aigle brun à tête chauve. Repaires de serpents à sonnette, de lézards, de scorpions, d'araignées, du gros lièvre de l'Ouest,

du lapin, des fourmis, du papillon à corne, du crapaud cornu, et des vents cinglants et des saisons. Ces créatures étaient toutes natives de la falaise du Caprock, et l'endroit s'animait et bougeait par le truchement de toutes ces présences, peuplé aussi par les squelettes momifiés des premiers pionniers de toutes couleurs. Un univers proche du soleil, plus près du vent, un univers de pluies torrentielles, de crues, de boues de cette argile noire nommée gumbo, où les choses sèches et poussiéreuses qui perdent pied sont soufflées, roulées, emportées par-dessus les haies de fil de fer, telles les pelotes d'herbe charriées par le vent du nord pour leur ultime saut dans le vide, elles basculent des hautes plaines du nord et plongent vers les plaines à coton plus sableuses qui commencent à prendre forme à l'ouest de Clarendon.

Un univers de grandes bâtisses en pierre de douze pièces, de demeures en bois de dix pièces, mais aussi un univers d'humbles baraques. Les bicoques délabrées, en état de pourriture avancée, sont plus nombreuses que les belles habitations de bois, et ces humbles masures se tournent toutes vers les plus belles maisons, elles les insultent à voix haute, hurlent, crient et posent des questions sur le pourrissement, la crasse, la douleur, la misère, le délabrement de la terre et des familles. Toutes sortes de rixes éclatent entre les maisons les plus humbles, les cahutes, et les habitations plus grandes. Et cela est vrai autant à la ville où les maisons penchent et s'appuient les unes sur les autres qu'à la campagne dans les fermes et sur les ranchs où le vent souffle

haut, large et beau, et où les maisons sont construites loin les unes des autres. Et les gens triment dur lorsque le vent sévit, et ils luttent plus fort encore quand le vent sévit, et ici ce sont les entrailles du canyon, le lit hérissé d'épines, la paillasse aplanie où le vent lui-même est né.

Les terres rocailleuses autour de la falaise du Caprock sont bien souvent patinées par toutes les choses soufflées par le vent venues s'y suicider en sautant dans le vide. La falaise en elle-même, les gorges qui s'y engouffrent, sont des berges de terre glaise et des couches de sable, de dépôts de gravier et de silex, de grès, de mélanges de laves séchées, et par endroits la falaise arbore une jolie perruque d'herbes de fer, qui attire un instant le bison, l'antilope ou le bœuf puis se dérobe sous ses pieds, envoyant au fond du précipice un surplus de chair et de sang aux mouches et aux busards, du plat chaud en rab pour les crocs blancs du coyote, pour le loup gris, l'opossum, le raton laveur et la mouffette.

Le vieux pépé Hamlin avait creusé une cave pour sa femme, pour qu'elle soit à l'abri des intempéries et des hommes. Il l'avait creusée à un demi-mille de la bordure de l'escarpement de Caprock. Il aimait Della autant qu'il aimait sa terre. Il avait élevé cinq de ses garçons et filles dans le trou. Ils avaient construit une maison jaune de six pièces à quelques mètres de la cave. Quatre autres enfants y vécurent, et tous eurent droit à plusieurs promenades avec leur père le long du précipice. Il montrait le ciel et leur disait : « Ces deux aigles par là-haut qui volent et

Extrait de la publication

tournent en rond, déjà y tournaient le matin que j'ai commencé à creuser ma cave, et quoi qu'y vous tombe dessus, les mioches, quoi qu'y vous arrive, faut pas vous mettre dans la presse, faut pas vous mettre dans le souci, vu que ces deux aigles qui nous ont tous vus venir ils nous verront tous partir. »

Et mémé Della Hamlin leur avait dit : « Dégotez-vous un lopin de terre à vous. Vous vous le dénichez comme ça. Et ensuite faut se battre. Se battre pour le garder. Le bois pourrit. Le bois se délabre. C'est point un pays où s'accrocher à quelque chose en bois. C'est point un pays d'arbres. C'est même pas un pays de taillis, même pas de broussailles. Sur cette bande de terre par ici, on peut pas tant se battre pour s'accrocher à ce qui est en bois car l'vent, l'soleil, et l'sale temps ici c'est juste trop dur pour le bois. On peut lutter de son mieux que si on a les deux pieds su'la terre, et qu'on se bat pour ce qui est en terre. » Et sur le chemin au revenir du Caprock à la maison, elle leur disait : « Mon pire regret c'est qu'on n'a point construit une maison en terre au lieu d'une maison en bois. Notre vieille cave elle était en terre et elle a tenu bon alors que pendant ce temps une centaine de maisons en bois se délabraient. »

Cependant, les enfants l'un après l'autre se marièrent et s'en allèrent. Pépé et mémé Hamlin purent se tenir sur la véranda devant leur vieille maison et voir les sept maisons de leurs fils et de leurs filles. Ils étaient deux à avoir quitté les plaines. Le premier était parti en Californie pour cultiver des noix. L'autre, une des filles, était allée à Joplin se mettre

en ménage avec un employé des mines de plomb et de zinc. Tout en se balançant sur sa chaise à bascule sur la véranda en bois, Della avait dit : « Ça me fait mal, au corps et à l'âme, quand j'y regarde alentour de voir les miens vivre dans ces vieilles bicoques en bois. » Pépé fumait sa pipe, regardait le soleil se coucher et disait : « T'en fais pas tant pour eux, Del, ils choisissent la solution de facilité. Savent pas voir à plus de trente ans au-delà du bout de leur nez. »

Tike Hamlin s'appelait en réalité Arthur Hamlin. Della et son paternel l'avaient appelé Petit Tike le jour de sa naissance et depuis lors il s'était toujours appelé Tike Hamlin. La marque au fer rouge Arthur s'était comme transformée en glace et avait fondu au soleil, disparue, oubliée, et ni son père ni sa mère ne songeaient même à l'appeler Arthur sauf lorsqu'il fallait signer quelque papier officiel ou autre.

Tike était le seul de toute la tribu Hamlin à n'être pas né au sommet du Caprock. Il y avait une petite cahute oblongue de deux pièces au fond d'un canyon, et près du seuil sa maman avait planté plusieurs buissons de prunes sauvages jaunes. Elle déterrait les racines des prunes, les mâchonnait comme des bâtonnets de tabac à priser, et elle utilisait les bouts de bois mâchés pour se brosser les dents. La cabane était dans un tel état de délabrement qu'elle redoutait les serpents, les lézards, les mouches, les insectes, les moucherons et les coyotes hurlants, et avait convaincu son mari de construire une maison de cinq pièces dans un champ de blé de six cent

quarante arpents, à juste un mille à vol d'oiseau au nord de la cave de pépé Hamlin.

Tike était un homme de taille moyenne, d'une sagesse moyenne et d'une ignorance moyenne, sage grâce aux leçons apprises dans ses luttes contre les intempéries et dans son travail de la terre, sage pour ce qui était des entourloupes des hommes, des femmes et des animaux, et de toutes les autres choses de la nature, sage lorsqu'il s'agissait de deviner l'arrivée d'un blizzard, de pluies torrentielles, d'une vague de sécheresse, d'un brusque changement de vent, sage quant à l'art et la manière de se faire des amis, et de lutter contre les ennemis. Mais ignorant des choses de l'école. Il était du genre sec et nerveux, tape dur et bosse dur. Il n'avait pas de graisse sur le ventre car il la brûlait avant qu'elle puisse se former. Il mesurait un mètre soixante-treize, était robuste, mais quelque peu amorphe dans ses actes, le muscle dur, l'os et les poumons robustes, mais avec une bonne dose de fainéantise quelque part en lui. Il était par nature souriant, amical, accommodant et de bonne constitution, mais il usait du même sourire pour cacher son jeu s'il vous détestait, et à l'issue d'un combat aux poings, il se fendait toujours du même rictus, que l'issue lui eût été favorable ou pas. Jeune gars, Tike avait livré toutes sortes de bagarres pour toutes sortes de raisons, déchiré toutes sortes d'habits, et était rentré au bercail avec toutes sortes de bleus et de coupures. Mais à présent il était dans sa trente-troisième année, c'était un homme marié ; sa femme, Ella May, lui avait appris à ne pas se

Extrait de la publication

bagarrer pour déchirer cinq dollars d'habits sauf s'il avait un motif à dix dollars.

Le dur labeur lui venait par périodes, et ses rêveries fainéantes lui venaient pour que ses muscles fatigués se reposent. C'était un rêveur avec une contrée rêveuse autour de lui, un homme d'idées et de visions aussi grandes, nombreuses, folles et ordonnées que les étoiles de la grande nuit sombre autour de lui. Il avait de robustes paluches, noueuses, fortement charpentées, la peau comme du cuir, et les stigmates de ses trente-trois ans de sueur salée étaient sculptés dans ses rides et dans ses veines. Il avait les mains balafrées, couvertes d'anciennes estafilades, de durillons, de brûlures, d'ampoules attrapées en gagnant et en perdant, et à force de porter de lourdes charges.

Ella May avait trente-trois ans, le même âge que Tike. Elle était petite, avait du coffre et des membres vigoureux, les deux pieds sur terre, et elle travaillait vite. C'était une femme pleine d'allant, preste, toujours sur le qui-vive. Sa chevelure noire tombait sous ses épaules et sa peau avait la couleur des gerçures infligées par les vents. Elle tirait Tike de ses rêves deux ou trois fois par jour et le rouspétait pour ne pas qu'il s'assoupisse. Elle semblait être taillée dans l'étoffe même du mouvement. Elle était l'énergie circulant pour entraîner le reste. L'électricité traversant le monde pour aboutir à ses fins. Ses deux mains la faisaient souffrir et s'agitaient d'une douleur nerveuse quand il n'y avait pas de travail pour les occuper.

Tike revint en courant de la boîte aux lettres, il agitait une enveloppe brune au vent.

« On l'a reçue ! Viens ! Regarde ! Hé ! Elly Mayyy ! » Les semelles de ses chaussures crissèrent sur le sol dur lorsqu'il arriva dans la cour : « Lady ! »

Le sol autour de la maison était tassé à force d'avoir été piétiné, rendu compact par les pluies, et plus compact encore par l'eau savonneuse qui avait été vidée des baquets et des seaux. Une couche savonneuse de cire blanchâtre recouvrait la terre dans la cour et l'avait imprégnée en divers endroits sur une épaisseur de plusieurs pouces. La forte odeur d'acides et de détergent monta aux narines d'Ella May qui traversait la cour, chargée de deux lourds pots à lait vides de vingt gallons.

« Pouah, fit-elle, quelle infection. »

Elle fronça les sourcils en levant la tête vers le soleil, avisa Tike au-delà des pots à lait, puis fixa de nouveau la maison.

« Vieux trou puant.

— Regarde, dit Tike en lui mettant l'enveloppe dans la main. Y va point puer trop longtemps.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui va changer si vite, d'un coup ? Hmmm ? fit-elle en baissant la tête pour considérer le courrier. Ministère de l'Agriculture des États-Unis. Mmmmm. Allons. On a encore quatre pots à lait à rapporter de la pompe à eau. Je les ai lavés.

— Regarde à l'intérieur. »

Il la suivit jusqu'à l'éolienne de pompage et posa le menton sur l'épaule d'Ella May.

« À l'intérieur, répéta-t-il.

— Attrape donc deux pots à lait, grand gaillard.

— Regarde donc la lettre.

— Je vais pas arrêter mon turbin pour lire une lettre de je ne sais qui, et surtout pas de c'te vieux ministère de l'Agriculture. Et pis j'ai les mains toutes mouillées. Va donc chercher ces deux pots et aide-moi à les poser sur ce vieux banc près de la fenêtre de la cuisine.

— Fenêtre de la cuisine ? On n'a même pas de cuisine. »

Tike prit les deux pots à lait par leurs poignées et les porta en marchant à côté d'Ella May.

« Cuisine, dit-il. Tu parles.

— Je fais comme si c'était ma cuisine, dit-elle, les épaules ployant sous le poids des pots. En tout cas, on n'aura jamais rien qui ressemblera plus à une cuisine. »

Il y avait dans sa voix un soupir ténu de tristesse lasse. Les mots d'Ella May s'estompèrent et l'on n'entendit plus que le bruit de leurs semelles sur le sol dur, et par-dessus une plainte qui est toujours présente dans ces vents.

« Pfffou, fit-elle.

— Lourd ? Lady ? »

Toujours à ses côtés, il lui sourit, les yeux rivés sur la lettre glissée dans la poche du tablier d'Ella May.

Le vent soufflait assez pour lui soulever la robe au-dessus des genoux.

« Vas-tu cesser de zyeuter, Monsieur l'Homme ?

Extrait de la publication

— Ha, ha.

— Tu vois bien que j'ai les mains occupées par ces vieux pots de crème. Je peux rien faire. Je peux pas tirer sur ma robe.

— Spectacle gratuit, spectacle gratuit, se mit à chanter Tike pour le monde entier tandis que les vents lui révélaient la nudité des cuisses d'Ella May.

— Vilain reluqueur, dis.

— Hé, les vaches. Les chevaux. Les clébards. Les cooochons. Spectacle gratuit. Avis à la population.

— Espèce de salopiaud.

— Hiiiii-haaaaa. Shep, approche donc. Hiiii-haaaa. Ring, viens ! Les pou-pou, les pou-pou, les poussins, cot-cot-cot codette. Minou minou minou, miaaaaaaou. Miaaaaaou. Souffle, monsieur le Vent ! Je me suis épousé une dame, al veut même pas que j'y reluque les gambettes ! Souffle. »

Il lui donna un petit coup de coude droit dans le sein gauche.

« Tike.

— Soufffle.

— Tike ! Arrête. Béta. Crétin.

— Souffffffle ! »

Les deux pots se heurtèrent au moment où il les soulevait pour les poser sur le banc. Par politesse, il voulut prendre ceux qu'elle portait afin de les hisser à sa place, mais elle se débrouilla pour lui échapper.

« Tu es bigrement vulgaire. Espèce de vicieux. Tu es l'homme le plus vilain, le plus ignoble, le pire bon à rien que j'aurais pu choisir pour me marier ! À me reluquer comme ça. À me faire du gringue. Voilà ce

que tu es. Un vilain qui se rince l'œil. Arrête de suite ! Je vais poser moi-même mes pots sur le banc. »

Elle souleva ses pots.

« Lady, dit-il, le diable de l'enfer dans son sourire.

— Teu teu teu. Va donc point m'amadouer avec ton "Lady", là ! »

Le demi-sourire d'Ella May fit place à une expression de blessure profonde et tendre, une blessure plus ancienne, une blessure plus grande qu'elle.

« Toute cette baraque c'est comme ce vieux banc pourri qui tombe en miettes, dit-elle. Cette vieille moustiquaire va se dessécher et se désagréger un de ces jours.

— Eh bien qu'elle se désagrège, fit Tike, le visage impavide, se forçant à ne pas rire.

— Le bois de toute la fenêtre est tellement vermoulu qu'on peut même plus y planter des punaises. »

Des larmes apparurent au fond de ses yeux quand elle se mordit la lèvre supérieure et sanglota :

« J'ai essayé de remettre bien la moustiquaire pour empêcher ces vieux maringouins d'entrer, mais ils entrent quand même, tout ça parce que le bois est tellement recru que les punaises tiennent pas, elles tombent en moins de vingt minutes. »

Le visage de Tike fut triste un instant, mais avant qu'elle tourne la tête vers lui, il se giflait du dos de la main d'une manière qui arrachait toujours à Ella May un sourire, de joie ou de tristesse.

« Eh bah qu'y soye vermoulu, Lady. »

Il mit les mains sur ses hanches, recula d'un pas et embrassa du regard la maison dans son ensemble.

Extrait de la publication

« Je suppose qu'elle a ben le droit d'être pourrie si elle veut être pourrie, Lady. Nom d'une pipe en bois et d'un gros lièvre ! Regarde combien de familles de mômes cette bicoque a allaités depuis tout chiots. Je serais moi aussi tout bancal, jambes arquées, tordu, affaissé, décrépit, branlant du milieu, si j'étais resté dans ce misérable trou comme cette vieille baraque, planté là pendant cinquante-deux ans. Qu'elle pourrisse ! Laissons-la pourrir ! Pourris donc sur pied, sale bicoque ! Dégringole ! Écroule-toi ! Chavire ! Espèce de vieille saloperie toute pleine de pisse ! Tombe !

« La voix de Tike passa de la franche rigolade à des mots de terreur enragée :

« Crève ! Casse-toi la gueule ! Pourris !

— Je la déteste, voilà tout. »

Ella May recula d'un pas et se blottit contre lui.

« Je m'y use les mains et les doigts jusqu'à l'os, Tike, mais j'arrive point à la laver mieux. Elle se salit chaque jour un peu plus. »

Tike lui caressa les bouts de seins en l'embrassant dans le cou par-derrière, mâchonnant ses boucles d'oreilles en or entre ses dents. Il passa les doigts sur les seins d'Ella May, lui caressa le ventre et sortit la lettre de sa poche de tablier.

« T'as lu la p'tite lettre ?

— Hmh ? Non mais regarde-moi ces pauvres vieilles planches vermoulues. On les voit chaque jour se dégrader un peu plus et s'écrouler un peu plus. »

Elle se pencha en arrière contre la boucle de ceinture de Tike.

Extrait de la publication

Il l'enveloppa de ses bras et lui pétrit les seins avec douceur et légèreté. Il laissa le menton posé sur l'épaule droite d'Ella May et huma la peau de son cou et ses cheveux tandis qu'ils restaient là tous deux à regarder.

« Ministère de l'Agriculture, lut-elle sur l'enveloppe.

— Hu-hum.

— Hé. Un petit livre. Voyons voir. Le *Bulletin de l'agriculteur* numéro 1720. Mm-hmm.

— Oui m'dame.

— L'usage de l'adobe ou briques séchées au soleil pour la construction de fermes. »

Un sourire brilla à travers les larmes d'Ella May.

« Eh oui, Lady. »

Il sentit sa poitrine plus chaude au creux de ses mains.

« La photo d'une maison construite en adobe. Entièrement recouverte de stuc joliment coloré. Chouette. Ma foi, y a toutes sortes de dessins, schémas, graphiques qui montrent tout ce qu'il y a à savoir sur la question.

— La construction à partir de la cave. Matériau gratuit. Ça demande juste du boulot et des reins solides, dit-il, et il y eut un sourire dans son âme. Y m'a quand même coûté une pièce de cinq cents, ce livre, là.

— L'adobe. Ou construction en pisé. Des briques séchées au soleil. Pour la construction d'une ferme. »

Ella May feuilleta le livre et prononça lentement

Extrait de la publication

quelques mots :

« Résiste au feu. Évite la transpiration. Ne nécessite pas de connaissances particulières. Résiste au vent. Ne craint pas la menace des termites.

— Wahou !

— Il y fait chaud par temps froid. Il y fait frais par temps chaud. Facile à conserver pimpant et propre. Plusieurs maisons parmi les plus anciennes de ce pays sont en terre. »

Elle admira la photo de la coquette maisonnette ornée de fleurs qui figurait en couverture du livre.

« Très bien tout ça, dit-elle. Très, très bien. Sauf que.

— Sauf que ? reprit-il avec rudesse. Sauf que quoi ?

— Sauf que. Juste un ou deux sauf que. »

Ella May fit la moue, tandis que son regard tombait à terre.

« Tu vois ce truc, là, ce sol sous tes pieds ?

— Bien sûr. (Tike baissa la tête à son tour.) Je le vois. Et bah quoi ?

— C'est ça, le sauf-que.

— Le sauf-que ? Quel sauf-que ? Y a point de sauf-que à ce que raconte ce petit livre. C'est un livre du gouvern'ment des États-Unis, tiens, et y a le sceau là, dans le coin en bas à gauche ! Qu'est-ce qui cloche dans le sol que j'ai sous les pieds ? Il est déjà aussi compact que de l'adobe !

— Sauf que. Sauf que. Sauf que. Il se trouve juste que c'est pas ta terre. »

Ella May fit un gros effort, il lui fallut un bon bout de temps avant de prononcer les paroles sui-

vantes. Sa voix parut sèche, râpeuse, empreinte de nervosité.

« Tu vois-t'y, monsieur ? »

Tike se frotta l'œil, puis le front, le sommet du crâne puis la nuque, et il se tira le bout de l'oreille en disant :

« C'est ça le hic.

— Une maison (la voix d'Ella May se fit plus aiguë) en terre. »

Tike se contenta d'écouter. Sa gorge était si serrée qu'aucun mot ne pouvait en sortir.

« Une maison en terre. Et pas un pouce de terre où la construire. »

Le corps d'Ella May fut traversé d'un frisson, d'un frémissement et d'une secousse tandis qu'elle grattait le sol avec sa semelle.

« Ohhhhh que oui, fit-elle sur un ton qui se moquait de l'un et l'autre, de toute la ferme, tournait en ridicule la vieille étable, brocardait le réservoir d'eau en fer, raillait toutes les maisons qui s'offraient à sa vue. Ouiiiiiii. On pourrait se bâtir une rudement belle maison en pisé, si seulement on arrivait à mettre la main sur un lopin de terre. Sauf que. Ma foi. C'est là que le bât du mulet blesse.

— C'est là que le bât (il contempla le ciel, puis la pointe de sa chaussure) que le bât blesse. »

Elle se métamorphosa en prédicatrice, se mit à faire les cent pas, à marcher dans un sens, puis dans l'autre, devant Tike. Elle posa les mains sur sa poitrine, puis les brandit, agita les poings dans le vent

et fit retentir un cri :

« Pourquoi faut-y toujours qu'il y ait quelque chose pour vous démolir ? Pourquoi ce pays est-y plein de choses qu'on peut pas voir, de choses qui vous mettent à terre, vous finissent à coups de saton, vous éparpillent et détruisent vos espoirs ? Comment se fait-y que dès que j'ai de l'espoir pour un tout petit quelque chose, faut toujours, toujours, toujours qu'il y ait une manière d'entourloupe pour m'envoyer dans le décor ? Je veux plus être traitée de la sorte, pas un pouce de plus. Pas une once de plus, pas une seconde de plus. De toute ma vie j'ai jamais demandé un brin de plus que ce que j'avais besoin. J'ai jamais demandé à posséder, à gérer ni à contrôler les terres et les vies des autres. J'ai jamais voulu autre chose qu'un travail honnête, un endroit décent où habiter, et une vie décente et honnête. Pourquoi est-ce que c'est-y point possible, Tike ? Dis-moi. Pourquoi qu'on peut-on pas posséder assez de terre pour travailler dessus ? Pourquoi qu'on peut pas posséder assez de terre pour y exister, y travailler et y vivre comme des êtres humains ? Pourquoi qu'on peut pas ? »

Tike s'assit au soleil et croisa les pieds sous lui. Il creusa le sol imprégné d'eau de vaisselle savonneuse et dit :

« Je sais pas, Lady. Les gens se bouffent entre eux comme des clébards, voilà tout. Ils se marchent dessus, se filoutent les uns les autres, ils manigancent, font leurs coups en douce, s'escroquent, se plument, se grugent et trichent, et trichent, et ensuite ils trichent encore. Je me suis toujours demandé. Je sais

pas. C'est juste des clébards prêts à mordre. C'est tout ce que je sais. »

Elle s'assit face à lui et posa le visage sur les genoux de Tike. Et il sentit de nouveau les larmes sur les joues d'Ella May. Elle renifla et lui demanda :

« Pourquoi faut-y que les gens soyent comme des clébards entre eux ? Pourquoi qu'on peut pas vivre en laissant les autres vivre ? Pourquoi qu'on peut pas travailler en laissant les autres travailler ? Des clébards qui pensent qu'à mordre ! Des clébards toujours prêts à mordre ! J'en ai soupé et ça me rend malade, j'en ai mal au ventre, mal à l'âme de cette histoire de clébard toujours prêt à bouffer son prochain !

— Pas plus soupé que moi, Lady. Mais va pas t'en prendre à moi. C'est pas moi qu'ai commencé. Et je peux pas y arrêter. Moi tout seul je peux rien faire. »

Il retint au creux de ses mains l'arrière de la tête d'Ella May.

« Oh. Je sais. Je pense pas vraiment ça, dit-elle en soufflant son haleine chaude sur la salopette de Tike et elle se mit sur son séant face à lui.

— Pense pas quoi ?

— Que c'est ta faute si tous les gens sont des fripouilles et des mesquins. Je le pense pas que c'est ta faute à toi. Je le pense pas non plus que c'est ma faute. Mais je pense juste que c'est à nous deux qu'il faut s'en prendre.

— À nous ? À moi ? À toi ?

— Oui, fit-elle dans un hochement de tête tandis qu'il jouait avec sa chevelure. Oui je le pense. Je le pense vraiment.

— Hmmm.

— C'est notre faute parce qu'on les laisse faire, on les laisse nous piller, lui dit-elle.

— On les laisse faire ? C'est à cause de nous qu'ils sont voleurs ?

— Oui. C'est à cause de nous qu'ils volent. Un cent après l'autre. Puis une pièce de cinq cents. Puis vingt-cinq cents. Un dollar. On a été trop gentils. Trop tolérants. On a laissé filer. On voulait pas de l'argent juste pour avoir de l'argent. Nous on n'a jamais voulu l'argent des autres, si c'était pour que cet argent leur manque. On leur a souri de l'autre côté du comptoir, un cent après l'autre. On leur a souri à travers les barreaux de la cage, cinq cents par cinq cents. On leur a filé vingt-cinq cents devant notre porte. On leur a filé de l'argent dans la rue. On a signé nos noms sur leurs sales papelards. On voulait pas d'argent alors on n'a pas volé d'argent, et on les a gâtés, on les a caressés dans le sens du poil, on leur a fait plaisir. On les a laissés nous détrousser. On savait qu'ils étaient en train de nous mettre le grappin dessus. On le savait. On l'a su quand ils ont commencé à nous piquer chaque pauvre cent. On le savait. On l'a su quand ils ont augmenté leurs prix. On l'a su quand ils ont baissé le tarif de notre travail. On l'a su, ça. On savait qu'ils nous volaient. C'est nous qu'on leur a appris à voler. On les a laissés faire. On les a laissés penser qu'ils pouvaient nous filouter parce qu'on est juste des gens simples de tous les jours. Ils ont pris c'te sale habitude, peuvent plus s'en passer.

Extrait de la publication

— C'est vrai qu'ils ont pris c'te sale habitude, dit Tike.

— Comme un narcotique. Comme le whiskey. Comme le tabac à fumer ou à priser. Comme la morphine, l'opium ou je ne sais quelle substance à cloper. Y peuvent plus s'empêcher, ils ont pris l'habitude de nous considérer comme des misérab' pauv' andouilles, dit-elle.

— Tu as dit un gros mot, Elly.

— Je dirai pire que ça avant qu'on en ait fini de cette histoire !

— Nan. Nan. J'veux plus t'entendre jurer. Je vais pas rester à écouter ma femme jurer alors que jusqu'alors elle a pas dit un gros mot de toute sa vie.

— Tu vas en entendre à la pelle.

— Je sais pas pourquoi, Lady, je saurai jamais pourquoi, j'imagine. Mais ces jurons vont pas trop bien dans ta bouche. Moi, ça va, je peux jurer. Dans mon clapet y a un peu de tout, de toute façon. Mais fichtre non, pas toi. Tu vas point perdre la boule et partir en guerre à coups de gros mots contre les gens. Je te laisserai pas faire. Je te giflerai les mâchoires. »

Ella May se contenta de secouer ses boucles sur son giron.

« De toute façon, tu combattras toujours mieux avec des jolis mots, Lady. Je sais pas comment te le dire, mais quand je perds la boule, que je me mets à bouillir et que je jure à pleins poumons, on dirait que mes paroles s'éparpillent aux quat' vents, et qu'en un sens elles s'égarent. Mais toi tu as toujours été plus raisonnable dans tes paroles. Toi quand tu

Extrait de la publication

dis quelque chose, d'une façon ou d'une autre, ça reste, c'est pertinent. Ça les entaille plus que tous mes jurons qui s'envolent aux quat' vents.

— Ça entaille qui ? » demanda-t-elle en relevant la tête.

Elle secoua les cheveux pour ne plus les avoir en pleine figure. Elle se mordit la lèvre et tâcha de sourire :

« Qui ?

— Je sais pas. Tous ces filous et ces voleurs dont tu causes.

— Je cause pas juste d'un homme ou d'une femme en particulier, Tike. Je parle juste de cupidité. Juste de la bonne vieille cupidité.

— Ouais. Je sais. Les âpres aux gains, les rapaces. »

À quoi elle répondit :

« Non. Non. Tu sais bien, Tike – ah, ça va peut-être paraître bizarre. Mais je pense que les gens qui sont avides, bah, ils pensent que c'est bien de l'être. Ils ont de l'espoir, un rêve, une mission en eux, comme j'ai, euh, comme nous on en a une. Et en un sens ça fait pitié, mais c'est pas vraiment leur faute.

— Hmm ?

— Pas plus que, disons que si y avait une épidémie, comme une espèce de fièvre, ou un fléau, je sais pas quoi, et qu'on l'attrape tous, que tous on est atteints. Certains seraient un peu touchés, d'autres, eh bien moyennement touchés. Et puis y en aurait qui l'attraperaient en version carabinée, et y en a pour qui naturellement ça ferait du grabuge. Avec la fièvre, certains d'entre nous y perdraient la tête,

Extrait de la publication

Table

I – Poudre de résine 11
II – Termites..... 71
III – Aux enchères..... 125
IV – Le chant du marteau 225

Postface..... 259
Remerciements..... 297
Bibliographie sélective..... 301
Discographie sélective..... 304
Chronologie..... 306
Crédits..... 316

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L.01ELHN000332.N001
Dépôt légal : janvier 2014

Extrait de la publication